

LE STYLE DE MIRBEAU

dans les *Combats politiques* et *L’Affaire Dreyfus*

Quand, de nos jours, on prononce le nom d’Octave Mirbeau, on songe immédiatement au romancier ou à l’homme de théâtre mis à l’honneur par de récentes adaptations de *Les affaires sont les affaires* ou du *Journal d’une femme de chambre*. On oublie souvent qu’il fut "avant tout", comme l’écrivent Pierre Michel et Jean François Nivet dans la Préface aux *Combats politiques*, "le plus admiré et le plus redouté des journalistes de l’avant-siècle"¹.

De 1872 à 1917, son activité journalistique fut, en effet, intense. Polémiste de talent – nous ne parlerons ici que de ses articles politiques – il attaque avec ironie ou véhémence les pouvoirs en place, l’État qui opprime. S’il écrit tout d’abord dans un journal conservateur, *L’Ordre de Paris*, puis dans *Le Gaulois*, rallié à la cause légitimiste, il affirme peu à peu son désir d’une parole qui lui soit totalement propre ; il s’abandonne au rêve qui a traversé le XIX^e siècle et qui sera bientôt celui d’un Péguy : créer sa propre presse indépendante. C’est ainsi que virent le jour le bi-quotidien d’informations, *Paris – Midi Paris-Minuit*, qui parut du 15 janvier 1883 au 18 avril 1883 et, le 21 juillet de la même année, le pamphlet hebdomadaire, *Les Grimaces*. Certes, l’entreprise est quelque peu ambiguë puisque le commanditaire des *Grimaces* est Edmond Joubert, vice-président de la Banque de Paris et des Pays-Bas : la liberté de parole n’est peut-être encore qu’illusoire : cependant, déjà se dessine chez Mirbeau le grand tribun qui prend la défense des opprimés, des victimes, des "petits". Le socialiste Paul Alexis ne s’y trompe pas qui écrit dans *Le Cri du Peuple* du 13 novembre 1883 que *Les Grimaces* "se livrent à l’intéressante entreprise de dire tout haut [...] ce que chacun pense in petto"².

Mais on peut dire que c’est l’Affaire Dreyfus qui révèle peu à peu chez Mirbeau la pleine vocation du polémiste : dès novembre 1897, dans le pamphlet *Chez l’illustre écrivain*, il affirme son désir qu’éclate la Justice ; d’août 1898 à juillet 1899, il multiplie les articles dans *L’Aurore* ; il participe à de nombreuses réunions qu’il anime de sa voix de tribun.

Cet itinéraire politique et littéraire permet à Mirbeau d’atteindre à une extraordinaire maîtrise de l’art du polémiste : tantôt il choisit une mise en scène théâtrale de son indignation ; tantôt il s’abandonne à une véritable "fureur lyrique"³ ; enfin, il sait aussi, par delà l’événementiel quotidien, s’élever à de fulgurantes méditations sur la Justice et la Vérité qui lui vaudront pleinement son surnom de "chevalier de l’idéal"⁴.

UNE MISE EN SCENE THEATRALE DE L’INDIGNATION

Certes, quand on lit ses articles, on est frappé par la diversité des formes stylistiques adoptées : parfois un simple récit ; parfois une fable ou un conte philosophique : c’est bien, en effet, de ce genre que

relève *Royaume à vendre* ; Mirbeau y évoque une île utopique, sans ministres, sans préfets, sans magistrats, dans laquelle les habitants goûtent un bonheur à la Rousseau.

Mais, très fréquemment, les chroniques révèlent en lui l'homme de théâtre : un décor s'esquisse, des personnages surgissent et tout le texte s'articule sur des dialogues. Ainsi dans *Tableaux de misère*, qui paraissent en avril 1888, Mirbeau, après avoir donné une rapide indication scénique – "*Dans un chemin*"⁵ –, note fiévreusement un dialogue entre le Passant et l'Homme, véritable incarnation de la Misère :

"Le Passant. – Que fais-tu là, l'ami ?

L'Homme. – Vous le voyez, je suis tombé de fatigue. Mes membres sont rompus.

Le Passant. – Où vas-tu ?

*L'Homme. – Quand je pourrai me lever, j'irai devant moi, toujours devant moi"...*⁶

Scène plus frappante qu'une longue peinture de la pauvreté !

Qu'on lise la *Préface* à la *Société mourante et l'Anarchie* de Jean Grave, et l'on découvre comment l'échange de questions, de réponses argumentées entre l'ami et la narrateur éclaire peu à peu la thèse du polémiste : la condamnation du "*bon bourgeois*", de "*l'impénitent et indécrottable bourgeois*"⁷. Car c'est bien là le secret de cette écriture théâtrale : saisir le lecteur par une vivacité convaincante, le conduire à s'interroger, à prendre conscience des injustices de la société.

C'est dans *Une perquisition en 1894* que s'épanouit pleinement l'art de Mirbeau, homme de théâtre : il se met en scène lui-même et se présente en victime d'une perquisition. Un dialogue d'une intensité croissante souligne la stupidité grossière mais dangereuse du commissaire de police, représentant du pouvoir :

"Le dictionnaire de Larousse !

– Un dictionnaire de la rousse ? – Ça commence bien !... Outrage à la police. (...)

– Le dictionnaire de Littré.

– Enlevez ! Enlevez !... D'abord, enlevez tous les dictionnaires !... Il y a là-dedans un tas de mots dangereux et qui menacent l'ordre social. (...)

– L'imitation de Jésus-Christ.

*– Enlevez !... Jésus-Christ était un anarchiste..."*⁸

Avec une ironie aux accents voltairiens, Mirbeau se livre à une sorte de démonstration par l'absurde de l'iniquité du pouvoir. Mais son art est multiple : il utilise toutes les ressources rhétoriques du langage pour lutter contre l'injustice, et la mise en scène théâtrale laisse souvent place à une véhémence soutenue.

LA "FUREUR LYRIQUE"

Cette expression de Léon Daudet, tirée de son article "*Octave Mirbeau*" publié en décembre 1897, pourrait caractériser le style de maintes pages du polémiste. Une sorte de souffle justicier traverse de nombreuses chroniques. Certes, quelques pamphlets frôlent l'emphase, donnent dans l'hyperbole : mais cet excès même, tout gonflé par une violente révolte contre la misère et l'iniquité, est une des marques fortes de l'écriture mirbellienne.

Relisons l'*Ode au Choléra*, publiée dans *Les Grimaces* en 1883 : nous y relevons de nombreux signes d'une rhétorique enflammée. Au premier abord, il semblerait que le titre soit révélateur d'une véritable tension entre une parole poétique de louange et l'objet même de sa célébration, à savoir, une horrible maladie inspirant la terreur. Mais la contradiction n'est qu'apparente car le choléra est hissé au niveau d'une divinité purificatrice. L'apostrophe liminaire – "*Je te salue,*

Choléra – dans laquelle on peut deviner le souvenir d'un autre verbe de violence – "*Je te salue, vieil Océan*" s'écriait déjà Lautréamont – ouvre le pamphlet de façon oratoire. Tout entier construit sur la structure solennisante de l'anaphore – "*Oh ! viens (...) Viens donc (...) Viens*" –, souvent martelé par un rythme binaire que soulignent parfois les correspondances sonores – "*Depuis longtemps je t'appelais, depuis longtemps je t'attendais*" –, le texte s'achemine vers l'invocation finale – "*installe-toi dans ces trônes désertés et règne en maître, ô souverain farouche, ô sublime justicier*"⁹.

La chronique *Trop tard !*, premier article à paraître dans *L'Aurore* en août 1898, marquant ainsi l'engagement définitif de Mirbeau dans l'Affaire, s'appuie également sur des effets rhétoriques très forts. Pour dénoncer l'hypocrisie, l'ignominie de tous les pouvoirs en place qui condamnent Dreyfus, le polémiste use de systèmes énumératifs qu'accentue encore le rythme ternaire – "*Voilà huit mois qu'on prêche l'assassinat, au nom de la Patrie, qu'on l'exalte, qu'on le glorifie au nom de Dieu !*"¹⁰ – ou que renforce une structure anaphorique très oratoire – "*Est-ce M. Félix Faure qui (...) Est-ce M. Brisson qui (...) Est-ce M. Bourgeois qui (...) Est-ce la Chambre qui (...)*"¹¹ ; structure reprise deux pages plus loin dans un appel pathétique aux intellectuels de France : "*Est-ce que vraiment nous allons nous laisser fermer la bouche (...) Est-ce qu'il ne va pas se lever enfin (...) un cri immense de protestation ? (...) Est-ce que de tous les points de France, professeurs, philosophes, savants, écrivains, artistes (...) ne vont pas, enfin, libérer leur âme du poids affreux qui l'opprime ?*"¹² Le discours fiévreux de Mirbeau s'appuie sur des parallélismes – "*Le meurtre est dans l'air (...) Le soldat l'appelle et le moine le bénit*"¹³ – et dénonce, dans une série d'invectives, les "*prédicateurs de meurtre*", "*la Chambre, réunion d'esclaves trembleurs et de pâles affranchis*", "*le peuple, troupeau aveugle, indolent bétail*"¹⁴. Dans une démarche haletante, le pamphlet s'élève vers la métaphore apocalyptique finale qui célébrerait le triomphe de la Justice si les indécis, les hésitants acceptaient de crier la Vérité : "...*Et vous verrez le cheval noir de la guerre civile broncher, comme un vieux cheval de fiacre, au seuil du temple, où vous aurez rallumé la lampe sacrée*"¹⁵. Mais l'exaltation qui soulevait le polémiste retombe : "- *J'entends bien !... me disait un brave homme qui était venu me conter ses angoisses... mais rien ne nous presse... Il faut attendre encore... Plus tard !*"¹⁶ Deux monosyllabes – "*Trop tard !*" – referment le texte sur une amertume douloureuse, en une admirable boucle qui reprend en écho le titre de la chronique.

Du grand art, en vérité ! Parfois le lyrisme cède la place à une vision toute gonflée d'un souffle épique. Lorsque l'auteur de *La Société mourante et l'Anarchie* est emprisonné à Mazas, Mirbeau, dans *Le Journal* du 19 février 1894, après avoir fermement dit que le livre de Jean Grave "*est une œuvre de critique sociale, un livre de pure philosophie*"¹⁷ et non pas "*un danger public*", une provocation au meurtre, s'abandonne à un grand mouvement oratoire qui, à la fois, condamne l'injustice accablant Jean Grave et exalte le message de vérité contenu dans son œuvre : "...*se trouvent confondues dans une même haine, et la bombe du criminel isolé, et l'idée qui marche, impassible et lente, à travers les siècles.*"¹⁸

LE CHEVALIER DE L'IDEAL

Celui qui sera qualifié d' "*imprécateur au cœur fidèle*"¹⁹ s'était, dans une chronique de décembre 1887, identifié à Don Quichotte, ce "*chevalier de l'idéal*"²⁰ avec lequel il partage révolte, générosité,

enthousiasme. Son combat est celui de tous les temps : à travers ses pamphlets écrits dans la fulgurance du quotidien, Mirbeau dépasse l'événementiel et atteint à une dimension universelle.

Il est intéressant de voir comment, dans *Tableaux de Misère*, se profile l'image du Pauvre éternel : un pauvre quelconque qui frappe aux portes ou s'arrête sur le chemin devient l'Homme que la majuscule désigne comme la victime emblématique d'une société injuste. On songe à la méditation de Hugo dans *Le Mendiant* :

(...) "Comment vous nommez-vous ? – Je me nomme
Le Pauvre."

Cette fraternité qui unit les opprimés apparaît plus nettement encore dans l'article *À un Prolétaire*, publié dans *L'Aurore*, le 8 août 1898. Comme le fera Péguy dans *Notre Jeunesse*, Mirbeau s'attache à montrer que le destin de Dreyfus dépasse celui du simple individu et que l'injustice perpétrée contre un seul atteint et détruit tous les autres. L'adresse directe au prolétaire, l'élargissement final du texte impriment à ce pamphlet un caractère pathétique : "On t'a dit : « Cette affaire Dreyfus ne te regarde pas et tu n'as rien à y voir. Que t'importe l'injustice dont Dreyfus est victime ? »²¹"

Et Mirbeau d'inviter l'ouvrier à reconnaître sa fraternité souffrante avec Dreyfus : (...) "Ta face de douleur et de misère (...) apparaît mieux sur la face lointaine de l'autre (...) Ne passe plus ton chemin, prolétaire... Arrête-toi... Tends l'oreille aux voix douloureuses, aux voix enfermées, aux voix suppliciées, qui te viennent, à travers la mer, du fond de la vérité en deuil et de la justice en exil !"²²

Tel est bien le combat exemplaire de Mirbeau. Au fil de ses articles s'affirme l'extraordinaire maîtrise d'un talent et d'un style qui font de lui un journaliste ardent, un écrivain brillant. Lui qui pensait que la chronique "n'est que la fleur d'un jour, et [que] le lendemain elle est fanée" a inscrit dans cette littérature de l'éphémère, par la vigueur d'une pensée généreuse, d'un verbe aux accents magnifiques, son désir passionné de Justice et de Vérité.

Yvette MOUSSON
Université de Caen

NOTES :

1. *Combats politiques*, Préface de Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, 1990, p. 5.
2. *Idem*, p. 11.
3. Léon Daudet, "Octave Mirbeau", *Le Journal*, 13 décembre 1897.
4. "À Don Quichotte", *le Figaro*, 8 décembre 1887.
5. *Combats politiques*, *Tableaux de misère*, p. 106.
6. *Idem*, *Tableaux de misère*, p. 106.
7. *Idem*, Préface à *La Société mourante et l'Anarchie* de Jean Grave, p. 131.
8. *Une perquisition en 1894*, p. 136-137.
9. *Combats politiques*, *Ode au Choléra*, p. 64.
10. *Idem*, *Trop tard !*, p. 181.
11. *Idem*, *Trop tard !*, p. 183.
12. *Idem*, *Trop tard !*, p. 185.
13. *Idem*, *Trop tard !*, p. 181.
14. *Idem*, *Trop tard !*, p. 183-184.
15. *Idem*, *Trop tard !*, p. 185-186.
16. *Idem*, *Trop tard !*, p. 186.
17. *Idem*, *Pour Jean Grave*, p. 145.
18. *Idem*, *Pour Jean Grave*, p. 146.
19. Jean Vigile, Conférence à l'École Normale d'Alençon, 1984.
20. Cf. note 4.
21. *Combats politiques*, *À un Prolétaire*, p. 189.
22. *Idem*, *À un Prolétaire*, p. 194.